

LE PRAGMATICISME COMME ÉPISTÉMOLOGIE SOCIALE

Olivier DAUDÉ*

RÉSUMÉ : Charles S. Peirce n'est pas connu ni reconnu comme un philosophe social. Pourtant une lecture attentive des textes pragmatistes montre que les considérations de théorie sociale et politique ne sont pas absentes de la pensée du philosophe américain. L'article met en avant certains développements relatifs à la critique de l'individu, à la notion de communauté et aux institutions, et tente de surmonter les difficultés philologiques pour fournir une interprétation cohérente.

MOTS-CLÉS : pragmatisme, communauté, individu, institution, épistémologie.

PRAGMATICISM AS SOCIAL EPISTEMOLOGY

ABSTRACT : Charles S. Peirce is neither known nor recognized as a social philosopher. Nevertheless, a careful reading of pragmatist texts reveals that considerations of social and political theory are not absent from the American philosopher's reasoning. This article highlights certain deliberations regarding the critique of the individual as well as the notion of community and social institutions. It thereby attempts to surmount the philological difficulties and provide a coherent interpretation.

KEYWORDS : pragmatism, community, individual, institutions, epistemology.

DER PRAGMATIZISMUS ALS SOZIALE EPISTEMOLOGIE

ZUSAMMENFASSUNG : Charles S. Peirce ist als Sozialphilosoph weder bekannt noch anerkannt. Gleichwohl zeigt die aufmerksame Lektüre pragmatistischer Texte, dass in seinem Denken auch sozialtheoretische Betrachtungen und solche der politischen Theorie nicht fehlen. Der Artikel richtet das Augenmerk auf einige Überlegungen hinsichtlich der Kritik des Individuums, des Begriffs der Gemeinschaft und der Institutionen. Dabei wird versucht, die philologischen Hürden zu überwinden und eine kohärente Interpretation zu liefern.

SCHLAGWÖRTER : Pragmatizismus, Gemeinschaft, Individuum, Institution, Epistemologie.

* Olivier Daudé, né en 1985, est doctorant en sociologie à l'Université Paris 13 (IRIS). Ses travaux en philosophie portent sur l'épistémologie sociale et probabiliste de Charles Sanders Peirce. En sociologie, il poursuit en thèse ses recherches sur l'actuariat et les pratiques contemporaines de tarification dans l'assurance. Adresse : Université Paris 13, UFR SMBH, 74, rue Marcel Cachin, F-93017 Bobigny Cedex (olivier.daudé@gmail.com).

Charles Sanders Peirce (1839-1914) n'est pas reconnu comme un philosophe social. De fait, il n'a jamais écrit d'article expressément consacré à la philosophie politique et la sémantique classique de cette discipline est presque totalement absente de ses écrits. Et malgré sa polymathie, il ne s'est livré à aucune recherche en sciences sociales. Pourtant on sait l'influence qu'il a eu sur certains philosophes politiques majeurs comme John Dewey (1859-1952), Karl Otto Appel (1922-) ou encore Jürgen Habermas (1929-). Et surtout, sur le plan de la doctrine certains propos témoignent d'une préoccupation pour la vie collective, notamment la notion récurrente de communauté. Le paradoxe qu'il y a à parler d'un Peirce politique se dénoue donc au moins partiellement si l'on considère la politique non sous l'angle juridique et institutionnel mais sous l'angle de sa pratique collective.

Reste que les considérations de Peirce à ce niveau sont avant tout motivées par des questions d'ordre épistémologiques, c'est-à-dire relatives à la théorie de la connaissance. Or de ce point de vue certes la communauté apparaît comme un élément essentiel de la théorie pragmatiste, en particulier contre le cartésianisme, mais la théorie de la vérité semble manifester une contradiction. La vérité est, selon Peirce, l'accord unanime de la communauté à la limite de l'enquête¹. Or, outre le fait que la communauté n'est pas clairement définie ou délimitée chez Peirce, la méthode scientifique qui doit permettre de découvrir la réalité implique paradoxalement que les croyances soient libérées de toute influence humaine². Il va donc s'agir ici de dénouer ce paradoxe. À cette fin on a construit le problème suivant, à l'intersection de la conception peircienne de la vérité, des universaux et de la communauté : Quel est le rôle de la communauté dans l'émergence des universaux ?

La question n'est pas à considérer dans son seul sens descriptif mais aussi dans sa portée (comme dirait Peirce) normative. Elle prend donc subséquemment la forme suivante : Quel rôle la communauté doit-elle jouer dans l'émergence des universaux ? Ou encore si l'on se plie à l'éthique peircienne selon laquelle le bien d'une chose est sa fin³ : Qu'est-ce qu'une bonne communauté ?

Sans doute les enjeux de cette problématique sont-ils nombreux. Mais un seul est retenu ici, à savoir celui d'un fondement (métaphysique) de la démocratie. L'expression est à prendre en un sens peircien et donc notamment non-fondationaliste ; mais non-fondationaliste ne signifie pas relativiste. Ainsi avec cet exposé on peut dans un même mouvement atteindre deux objectifs : montrer à quel point chez Peirce les choses se tiennent (contre notamment une certaine vulgate de la pensée machiavélienne qui voudrait voir une distinction entre morale et politique) et montrer qu'il est possible de penser une justification (non-utilitariste) de la démocratie.

Pour résoudre ce problème on montre d'abord comment Peirce critique l'individu et l'individualisme – cette doctrine qui fait de l'individu (au sens le plus général du

1. Par exemple : « Des esprits très divers peuvent se lancer dans des recherches avec des vues tout opposées ; mais, à mesure qu'avance l'investigation, une force extérieure à eux-mêmes les entraîne vers une seule et même conclusion », PEIRCE, 2002, p. 257.

2. « [...] une méthode grâce à laquelle nos croyances ne soient produites par rien d'humain », PEIRCE, 2002, p. 230.

3. « [...] n'importe quelle sorte de bien réside dans l'adaptation de son sujet à sa fin », PEIRCE, 2002, p. 393.